



## PROLOGUE

Cathal dépose une fiole en verre sur la carte jaunâtre de Luce déroulée sur mon bureau.  
— Mattia l'a trouvée parmi les débris.

Je pince la cordelette de cuir lacée autour du récipient pas plus grand que mon pouce, puis je le soulève. La fiole se balance dans la lumière grise de l'aube, la deuxième que je passe sans ma conjointe.

— Il n'y a pas beaucoup de sang à l'intérieur, mais peut-être assez pour que Bronwen puisse dessiner un sigil, ajoute Cathal en passant ses doigts dans sa chevelure brune hirsute.

— Un sigil ? Cathal, elle ne peut pas pratiquer la magie du sang.

Les yeux de mon général sont écarlates, ce qui donne à cet homme colossal un regard démoniaque allant de pair avec son attitude.

— Ça ne coûte rien d'essayer, merde !

J'ai peut-être perdu ma conjointe, mais lui a perdu sa conjointe *et* sa fille.

Non. Pas perdu.

Je réduis ce mot en miettes.

Nous avons été dépouillés de nos femmes et contraints à vivre sans elles.

Je relève les yeux.

— Tu as raison. Ça ne peut pas faire de mal. Te souviens-tu de la forme du sigil que Daya utilisait pour pénétrer les murs ?

Sa mâchoire se crispe, et malgré sa barbe naissante, je remarque à quel point l'os anguleux devient saillant à la mention de sa conjointe.

— Non, mais Bronwen le sait peut-être. Meriam le lui a enseigné autrefois.

Dire que Bronwen a un jour considéré la sorcière de Shabbe comme une mère.

— A-t-elle eu (je fixe la carte si intensément que l'encre se brouille) d'autres visions ?

— Pas qu'elle ait partagées avec moi, répond Cathal.

Il pince l'arête de son nez et ferme les yeux en ajoutant :

— Si Dante n'a pas déjà transformé Aoife en corbeau pour l'éternité, je m'en chargerai.

C'est Connor qui a suggéré que Fallon a certainement été transportée dans la vallée par voie aérienne, car elle a quitté la taverne peu après le déjeuner et il lui aurait fallu bien plus de deux heures pour descendre la montagne à cheval. Nous nous sommes dit qu'elle était avec Aoife, tous les autres corbeaux ayant été retrouvés, à l'exception d'Imogen.

Si Cian reste convaincu qu'Aoife a emmené Fallon dans la vallée à sa demande, Cathal pense qu'elle a agi par égoïsme. Je ne me suis toujours pas fait ma propre idée quant à ses véritables intentions. Aoife est attachée à sa sœur, et elle aurait pu tenter de la récupérer. Mais elle est aussi extrêmement loyale, et demeure une véritable amie pour Fallon.

Malgré tout l'amour que je lui porte, Fallon, impétueuse et passionnée, est avant tout guidée par son cœur.

Je l'imagine en train de supplier Aoife de l'emmener chez Dante.

Mon poing se resserre autour du cordon de cuir de la fiole. Je la repose avant de risquer de la jeter contre le mur et de gâcher l'une de nos seules chances de percer les tunnels d'obsidienne.

— Gabriele nie toujours avoir révélé à Fallon où se trouve Regio ?

Cathal acquiesce.

— Augmente sa dose de sel. Il peut bien s'étouffer avec ; je veux la vérité !

Dire que j'ai permis au Faë de franchir les murs de mon royaume... Bronwen a beau l'avoir vu mourir des mains de Tavo dans une de ses visions, je crois dur comme fer que c'est moi qui l'assassinerai.

Avant de me désintéresser en ombre pour rendre visite à l'ami emprisonné de Dante, je me dirige vers la fenêtre qui donne sur Shabbe, les mains croisées derrière la tête.

— On en est où avec Lazarus ?

— Il jure qu'il n'a pas donné de poudre d'obsidienne à Fallon.

— Fouille ses appartements.

— C'est déjà fait.

— Encore. Fouille-les encore !

Jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule, je croise le regard de Cathal.

— Nous savons toi et moi que c'est la seule manière d'étouffer un lien mental.

— Il y a des livres dans sa chambre, Lore. Es-tu certain qu'aucun d'eux ne mentionne l'utilisation de la poudre d'obsidienne ?

Je me retourne. Cathal, plus qu'aucun autre, ne mérite pas de subir ma colère ; c'est pourtant sur lui qu'elle s'abat.

— Et quand se serait-elle procuré de la poudre d'obsidienne ?

Ses narines se dilatent au son de ma voix.

— Peut-être quand tu l'as laissée se promener sur les terres des Faës !

Notre dispute enflamme l'atmosphère... et nos humeurs. Je suis sur le point de lui hurler d'interroger chaque corbeau qui se trouve entre mes murs, quand une ombre se dessine à côté de nous : Cian.

Le mâle a l'air encore plus mal en point que Cathal et moi, même si sa conjointe est bien à l'abri derrière nos murs.

— Lore ?

Ses yeux sombres sont baissés, rivés sur les bottes tachetées de boue qu'il traîne.

— Quelles nouvelles insignifiantes apportes-tu, Cian ?

Lorsque ses paupières se ferment, ma peau se met à vibrer.

— Bronwen veut te parler.

— Elle a vu quelque chose ? demande son frère.

Cian passe la main sur sa nuque en se mordant la lèvre. Il ne parvient toujours pas à croiser mon regard, et le givre se répand jusqu'au bout de chacun de mes membres.

— Grande Mórrígan, c'est elle, murmure Cathal. C'est elle qui a donné à ma fille la poudre d'obsidienne.

— Je suis désolé, Lore, croasse Cian. Je viens juste de l'apprendre.

Je me dissous en fumée pour traverser les couloirs sombres de mon château. Direction les chambres qu'il partage avec une femme que je suis sur le point d'effacer de la surface sanglante de la Terre. Je la trouve assise près d'un feu crépitant, se balançant sur la chaise que Cian a attachée à son dos pour la sortir de ce cottage abandonné dans les bois qu'elle a appelé *maison* pendant cinq siècles.

Malgré le faible poids de Bronwen, le bois craque sous ses mouvements.

— Avant de m'attaquer, *Mórrgaht*, je te prie de m'écouter.

Je déteste qu'elle m'appelle *Altesse*, cela me ramène à l'époque où son père était mon général, et où nous n'étions pas encore amis, elle et moi. D'ailleurs, sommes-nous *vraiment* amis ? Une amie n'aurait pas empoisonné ma conjointe, ne l'aurait pas conduite jusqu'à mon ennemi.

Le cœur battant aussi fort qu'un morceau de pyrite frappé avec du silex, je grogne :

— Parle !

Elle tourne ses yeux blancs vers l'endroit où je me tiens, les bras croisés contre le plastron couvert de sang que je n'ai pas quitté depuis le carnage de la vallée. Je n'ai pas eu besoin de l'enlever : je n'ai pas dormi, pas pris de douche, pas mangé, et

je ne me suis même pas assis depuis lors. Je me suis contenté d'arpenter mes sols de pierre et de traverser l'atmosphère chargée de tonnerre.

La porte de la chambre s'ouvre.

— Lore, s'il te plaît.

Quelques plumes sont encore en train de disparaître sur les membres de Cian qui se dirige vers sa compagne pour la protéger de ma colère imminente.

Bien que tous les corbeaux puissent se transformer en fumée, je suis le seul à être capable de garder cette forme un certain temps.

Cathal s'élançe à la suite de son frère, les traits empreints de la fureur même qui gonfle mes veines.

— Comment oses-tu agir dans notre dos, Bronwen ?

— Tu te souviens quand je t'ai dit que les Shabbins *observaient*, Lore ?

Ses mains tombent sur ses genoux, où se trouve un paquet carré enveloppé dans un tissu et niché dans les plis de sa robe rouge. En se balançant sur sa chaise, elle commence à le déballer, ajoutant :

— Le jour où Antoni et ses amis ont quitté le château du ciel.

— Je n'oublie rien, dis-je en serrant les dents.

Cian lui saisit l'épaule. La presse-t-il pour l'inciter à continuer, ou pour lui rappeler qu'il est présent ? Qu'est-ce que je raconte ? Contrairement à celui que j'avais avec Fallon, leur lien mental n'est pas rompu.

— J'ai dit à Fallon que je ne pouvais pas sentir qui utilisait mes yeux.

Les paupières de Cian se ferment, et les coins de ses yeux se plissent – par honte ou par inquiétude, je ne saurais le dire.

— Qui ?

Ma voix est aussi vaporeuse que la fumée, mais elle brûle l'air frais comme un éclair.

Bronwen écarte un pan de tissu, puis un autre.

— Meriam.

À l'évocation de ce nom méprisable, mon regard se porte sur son visage.

S'ensuit un silence qui bourdonne, qui grouille, qui s'envenime.

— Elle observe depuis un moment déjà. Depuis que Fallon est toute petite, elle se sert de mes yeux. Elle l'a regardée grandir. J'ai commencé à me méfier et à m'inquiéter de son attention, même si je savais qu'elle était incarcérée dans le donjon de Regio. Surtout après que Zendaya...

Ses yeux se mettent à briller, comme la glace qui recouvre Monteluze au cœur de l'hiver.

— Après que Daya a cessé de chercher, ajoute-t-elle finalement.

Elle défait d'autres pans de tissu, ramenant mon attention sur ses genoux. Par tous les diables, qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

— J'ai invoqué le Chaudron à de nombreuses reprises ces dernières années pour savoir si Meriam deviendrait un obstacle au destin de Fallon, poursuit-elle. Mais le destin de Fallon n'a jamais changé, et j'ai beau être restée sur mes gardes, j'ai cessé de m'inquiéter d'un avenir dans lequel les corbeaux n'auraient pas reconquis Luce.

Mes poumons me font mal tant je retiens chacune de mes respirations avant de les relâcher.

— Le Chaudron n'a pas toujours raison !

— Peut-être pas au sujet du chemin, mais il a *toujours* raison à propos de la destination. Ce serait une erreur de passer outre ses conseils.

— Es-tu en train de dire que le Chaudron t'a demandé de déposer mon enfant sur les genoux de Dante ? s'enquiert Cathal, les mains crispées le long du corps, ses articulations blanchissant sur ses doigts repliés.

— Non, Cathal.

Le tissu se détache enfin, révélant un morceau de pierre grise qui semble avoir été taillé dans ma montagne.

— C'était Meriam, déclare-t-elle.

Les iris de Cathal s'agrandissent jusqu'à devenir des taches dans des flaques rosées.

Les doigts bruns de Bronwen effleurent les bords ondulés de la pierre usée par le temps, avec une telle révérence que je commence à me demander si le Chaudron n'a pas emporté son esprit.

— Meriam avait besoin de Fallon... et Fallon avait besoin d'elle.



# 1

Je ne suis pas un oiseau – pas encore, en tout cas – et pourtant Dante m’a enfermée dans cette satanée cage.

Je m’accroche aux barreaux dorés de mon nouveau logement – une cave à vin plus haute que ma maison de deux étages à Tarelexo – en hurlant des obscénités à pleins poumons. Je suis étonnamment à l’aise avec les gros mots. Dire que Sybille et Phoebus me considèrent comme la plus primitive d’entre nous. La mâchoire de mes meilleurs amis se décrocherait devant la quantité d’horreurs que j’ai jetées à mes geôliers au réveil, après un sommeil dans lequel la magie m’avait plongée.

Et Lore... Il grognerait sacrément en entendant dans ma bouche ce langage ordurier !

Qu’est-ce que je ne donnerais pas pour l’entendre se plaindre...

Qu’est-ce que je ne donnerais pas pour l’entendre respirer...

J’appuie la main sur ma poitrine et pétris mes muscles endoloris. La douleur entre mes côtes est si aiguë qu’elle supplante l’élanement sourd à l’arrière de mon cuir chevelu, là où ma tête a heurté la roche, puis les os.

Après avoir transformé mon chagrin en colère, je saisis les barreaux de ma prison et je recommence à me déchaîner, mes cris se répercutant contre les fonds de bouteilles de millésimes poussiéreux qui montent en spirale le long des parois de cette cave d’obsidienne.

Depuis combien de temps suis-je enfermée ? Tout ce qui me revient, c’est le moment où Dante m’a poussée dans le tunnel

sombre vers un autre mur d'obsidienne. Justus nous attendait là – les soldats et Aoife n'étaient nulle part.

Je me souviens avoir enfoncé les dents dans la partie charnue de la main de Dante, lui arrachant un grognement. Malheureusement, il avait resserré sa prise autour de mon cou.

Je me rappelle Justus passant le pouce sur mes paupières et répandant une odeur de cuivre dans l'atmosphère sombre. Mon estomac s'était retourné, ma vision s'effritant devant la traînée de sang écarlate sur le doigt du général faë.

Juste avant de perdre connaissance, je me souviens m'être demandé comment un Faë, et un homme de surcroît, pouvait pratiquer la magie du sang, un pouvoir réservé aux femmes shabbines.

J'interpelle les soldats qui se dressent comme des figures de proue contre les murs de ma prison :

— Eh les Faës ! Où sont passées la marmotte avariée et sa fidèle taupe ? Sont-elles en train de creuser d'autres tunnels pour se cacher des corbeaux ?

Comme si de rien n'était, les quatre gardes en uniforme continuent à se fondre dans la pierre contre laquelle ils sont adossés.

Oui, quatre. C'est apparemment le nombre de mâles au sang pur qu'on a jugé bon de m'octroyer, même sous clé et suspendue dans les airs, pour m'empêcher de m'échapper. Je suppose que je devrais être flattée, mais ce n'est pas le cas. Je suis furieuse. D'autant que ça dure depuis des heures, des jours, et que ni Justus ni Dante n'ont daigné me rendre visite.

Je penche la tête en arrière pour examiner la solide chaîne qui retient ma cage. Je me demande si elle est assez longue pour me permettre de me balancer contre le mur et fendre la pierre. Le métal peut-il briser l'obsidienne ?

Au moins, cela attirerait l'attention de quelqu'un. Peut-être même que l'impact ouvrirait la porte de ma cellule suspendue ?

Une telle tentative ne serait coûteuse qu'en énergie et j'en possède à revendre, alors je plie les genoux et concentre tout mon poids sur mes pieds. La chaîne grince et la cage commence à se balancer. Je redresse les jambes, puis je m'accroupis, répétant le mouvement jusqu'à ce que mon pendule doré oscille comme le balancier d'un coucou.

Le lit de camp étroit et la couverture de laine – les seuls objets présents dans ma cage – glissent sur le sol, heurtant mes chevilles avant de se retirer comme une vague et de rebondir sur le côté opposé. En fermant les yeux, je pourrais presque faire semblant d'être assise sur l'une des balançoires en bois accrochées aux lourdes branches des chênes des jardins de Scola Cuori. Mais je ne ferme pas les yeux. Je les garde grands ouverts et rivés sur les soldats en contrebas. Ils regardent tous les quatre vers le haut. En fait, je dirais plutôt tous les trois.

L'un d'entre eux a dû partir alerter un supérieur sur mon comportement instable.

Lorsque la cage heurte enfin la pierre, la sueur s'est accumulée dans ma nuque, fixant le col montant de ma tunique à ma peau. Le choc fait vibrer mes jambes, que je plie et redresse avec encore plus d'ardeur.

— Arrêtez cette folie immédiatement, *scazza* ! aboie un soldat aux yeux ambrés, ses paumes enflammées prêtes à agir.

Je grogne :

— Ne vous gênez pas, faites fondre ma cage !

Lorsque le mur de la cave se précipite sur moi un peu plus vite que prévu, et que le fond métallique brise une rangée de bouteilles de vin, je tourne la tête en pressant les paupières pour me protéger des projectiles de verre. Seul le vin m'éclabousse.

— Lastra, descends la cage, crie le même Faë à un soldat aux yeux verts.

Je rouvre les paupières au moment où la cage s'effondre sur une autre rangée de boissons sûrement précieuses. Le métal grince tandis que les barreaux se déforment et que les char-

nières se bloquent. Avec quelques coups supplémentaires, je pourrai certainement réussir à ouvrir cette satanée chose.

Une liane émeraude jaillit de la paume du soldat et s'enroule autour des barreaux. Le sang-pur n'a pas dû anticiper l'élan de ma cage, car soudain, il s'envole à son tour. Si je ne m'étais pas sentie à ce point emplie de colère, j'en sourirais.

Son glapissement choqué déchire l'air du donjon, mais il est rapidement étouffé lorsque cet idiot s'écrase contre le mur, faisant tomber d'autres vieilles bouteilles. Le temps de quelques battements de cœur, son corps désarticulé et imbibé de vin se balance au bout de sa liane magique, comme les barbares aux dents noires qui m'ont accostée dans les étendues sauvages de Tarespagia. Puis sa perte de conscience étouffe sa magie, et il s'écroule sur le sol tandis que sa liane disparaît en scintillant.

Pendant que le soldat aux yeux d'ambre se précipite à ses côtés, un Faë d'air insuffle un courant d'air sur ma cage. Loin d'arrêter son balancement fou, les rafales de sa magie la font tourner. Sous l'effet de ce tourbillon affolant, mon estomac remonte dans ma gorge, puis s'effondre lorsque le plafond se met à craquer.

Écrasant les barreaux avec les doigts, je focalise mon attention vers le haut. Mes cheveux, bien que tourbillonnant autour de mon visage en fouettant mes yeux écarquillés, ne cachent pas les fissures qui sillonnent le plafond.

Ma cage est sur le point de tomber.

Ma magie étant bloquée, tomber de si haut risquerait de me tuer. Comme le dit Lore, *focá*.

Une autre fissure plus profonde entaille le plafond, aspergeant mon visage de boulettes de pierre. J'ai envie de crier au Faë d'arrêter d'envoyer de l'air sur ma cage qui tourne ; en même temps, si le plafond s'effondre, il en sera peut-être de même pour le sol au-dessus. À moins que les tunnels aient été creusés à des kilomètres de profondeur... Espérons

que les Faës se soient laissés aller à la paresse lors de leurs grands travaux.

Je me retourne et, le dos collé aux barreaux, je me focalise sur le lit de camp. Lorsque je le frôle de mes bottes, je me jette dessus. Sa vétusté est une arme à double tranchant, car sa protection sera moindre tout en me permettant de tordre le matelas pour l'enrouler autour de moi.

Lovée dans mes draps comme un ver à soie, j'inspire des bouffées d'air en attendant l'effondrement imminent. Lorsqu'il survient, j'expire frénétiquement dans un couinement.

La cage s'enfonce si vite que mon corps, couvert du matelas, se soulève comme un pétale dans la brise, avant de redescendre. Je ferme les paupières, rentrant autant que possible en moi-même, à l'intérieur de ma coquille duveteuse.

Les cris fusent autour de moi. Le vacarme me ramène à la nuit où je me suis rendue dans la grotte. Si seulement j'avais essayé de trouver Lorcan avant de me précipiter hors de sa forteresse céleste. Si seulement j'avais lu les mauvaises intentions de Bronwen dans ses yeux blancs. Si seulement j'avais transpercé Dante avec mon épée, plutôt que Dargento.

Mais je ne l'ai pas fait, car j'étais idiote et trop confiante.

La cage s'écrase sur le sol, or bizarrement... bizarrement, je ne m'écrase pas. Je flotte, comme si un être ailé m'avait attrapée.

Je croasse à travers le lien mental :

—Lore ?

Aucune voix mielleuse ni aucun croassement ne retentissant, je dois accepter le fait que mon sauveur n'est pas un corbeau, mais un Faë d'air inquiet à l'idée de heurter la précieuse prisonnière du roi.

Je ferme les yeux de longues secondes et je respire en contenant ma peine. *Je te déteste, Bronwen. Je te déteste tellement. J'espère que Lore a découvert ce que tu as fait, et qu'il t'a séparée de ton compagnon, comme tu nous as séparés.*

— Nom du Chaudron, qu'est-ce qui se passe ici ?

Ah, c'est exactement l'homme que je voulais voir. Et tuer.  
La voix de Dante affole mon pouls et aiguise mon humeur nonchalante.

— Posez-la, Cato !

Cato ?

Mon cœur s'emballe et bondit plusieurs fois tandis que je dérive vers la terre ferme.

*Mon Cato ? Enfin, pas le mien, celui de Nonna ?*

Sous le choc, je relâche ma prise sur le matelas qui s'ouvre comme un parchemin mal ficelé, et je me redresse si vite que le sang me monte au cerveau. Là, devant les barreaux de ma cage, ses longs cheveux blancs tressés, se tient l'homme que j'imaginai aux côtés de Nonna.

Mais Cato Brambilla n'a pas choisi ce camp, il a choisi celui des Regio.